

Source : Service historique de la Défense

<https://argonnaute.parisnante.fr/ark:/14707/a011403267960zPoGVF/543fadfd72>

Offensive allemande- sur Verdun. (Février-avril 1916.)

Le repos au camp est de courte durée, les Allemands ont déclenché le 21 février leur grande offensive contre Verdun. Nos divisions enlevées en autos arrivent par la «voie sacrée». Aussitôt débarquées, elles se jettent dans la mêlée furieuse, car il faut, coûte que coûte, arrêter les masses ennemies qui, disposant de moyens formidables, mettent tout en œuvre pour prendre la forteresse tant convoitée.

Le 6 mars, le régiment est alerté.

Le 7 mars, il s'embarque en chemin de fer et débarque le même jour à Valmy, puis il se porte par étapes sur Evres où il arrive le 25.

Le 28 mars, à 7 heures, le régiment est embarqué en autos pour Verdun où il arrive dans la soirée. Les officiers vont dans la même nuit faire la reconnaissance du secteur.

La division (qui fait partie du groupement du général Guillaumat) doit occuper le secteur au nord-est de Verdun. Sa mission est celle de ses devancières : il faut arrêter l'ennemi.

Dans la nuit du 29 au 30 mars, le régiment va relever Le 162^e R.I. dans le secteur du bois Nawe où se trouve le P.C. du colonel.

Le 2^e bataillon, en 1^{re} ligne, a deux compagnies en ligne avancée à l'ouest et à l'est du ravin du fond de Henrias, allant de Bras à Louvemont : la 5^e compagnie à l'est du ravin, la 8^e à l'ouest sur les pentes de la cote du Poivre.

Le 1^{er} bataillon, en soutien du 116^e, est à notre droite.

Le 3^e bataillon est en réserve de brigade, à la redoute de Froideterre.

Le 31, l'ennemi bombarde continuellement nos lignes. A 14h.30, un avion allemand tombe sur la cote du Poivre.

Du 1^{er} au 15 avril, l'artillerie ennemie se montre toujours très active ; à certains moments elle bombarde violemment nos positions.

Le 16 avril, les avions ennemis, en grand nombre, ne cessent de survoler nos lignes, et, souvent, à très faible hauteur.

Dans la nuit, le 3^e bataillon va relever un bataillon du 19^e R.I., la relève est rendue difficile par le harcèlement continu de l'artillerie allemande.

Le 2^e bataillon, qui est aussi relevé, se rend à Froideterre pour remplacer le 3^e bataillon.

Le 17 avril, dès 4 heures, l'artillerie allemande déclenche un bombardement d'une violence extraordinaire par obus de tous calibres sur tout le terrain et particulièrement sur le nouveau secteur occupé par le 3^e bataillon. Toutes les communications téléphoniques et autres sont impossibles. Dès 7 heures, la plupart des tranchées sont nivelées, les défenses accessoires n'existent plus, des mitrailleuses sont hors d'usage, un grand nombre de fusils sont brisés, les fusées-signaux sont enterrées.

Vers 10 heures, l'infanterie ennemie se porte à l'attaque. Les fractions de 1^{re} ligne marchent en petites colonnes par un; elles sont fortes de 7 à 8 hommes, elles s'infiltrent en se portant de trous d'obus en trous d'obus. En arrière de ces petites colonnes marchent des sections en tirailleurs au coude à coude ; les dernières sont aperçues lorsque les éléments d'infiltration ont déjà pénétré dans nos premières lignes.

A ce moment, l'infanterie allemande est complètement arrêtée par le barrage de son artillerie qui n'a pas encore allongé son tir et qui lui fait subir des pertes sensibles. Ces pertes deviennent lourdes lorsque nos mitrailleuses, du bois Nawe, ouvrent le feu sur les fractions ennemies arrêtées par la trop longue instabilisation du barrage de leur artillerie. Ce n'est que

vers 15 heures, que l'adversaire peut s'emparer de nos premières lignes qu'il ne pourra d'ailleurs dépasser, tant ont été sévères les pertes que lui ont fait subir nos mitrailleuses du bois Nawe.

La 2^e compagnie de mitrailleuses se distingue entre toutes. Le soldat Couquil, de cette compagnie, resté seul servant de sa pièce, tire sur l'ennemi jusqu'au moment où un éclat d'obus traverse la boîte de culasse : sur le point d'être fait prisonnier, il se dégage à la grenade et avec son mousqueton.

Le sergent Poumier conserve le plus grand calme pendant le violent bombardement et maintient ses mitrailleurs à leurs emplacements de combat. Sur le point d'être cerné par l'ennemi, il réussit à lui échapper sous son feu, puis s'offre pour diriger une patrouille qui ramène dans nos lignes deux mitrailleuses hors d'usage et abandonnées à courte distance de l'ennemi.

Le fourrier Le Hideux, voyant que son commandant de compagnie n'a plus d'agent de liaison disponible, s'offre pour aller porter un renseignement urgent au chef de bataillon. Il est tué dans l'accomplissement de sa mission.

La 4^e compagnie résiste aussi magnifiquement malgré son encerclement sur la croupe Dame-Couleuvre et le ravin Bras- Douaumont. Vers 16 heures, une vingtaine d'hommes restant de cette compagnie réussissent avec leur commandant de compagnie à se frayer un passage à la baïonnette à travers les groupes ennemis.

Dans la nuit du 17 au 18, le 2^e bataillon (commandant Bassaut) relève le 1^{er} bataillon (commandant Verjux).

Après la relève, le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre du général Bouyssou, commandant la 22^e D.I., de se rassembler immédiatement vers la Chatinière (près de la redoute de Thiaumont) et de prononcer, dès qu'il sera rassemblé, une contre-attaque pour reprendre la tranchée longeant le ravin de la Couleuvre. Le bataillon, qui a terminé sa relève à minuit, contre-attaque à 2 heures, mais il ne peut réussir à s'emparer de l'objectif qui lui a été assigné.

Les 1^{er} et 2^e bataillons restent sur leur position jusqu'à la relève.

Les éléments restant du 3^e bataillon du 62^e et d'un bataillon du 118^e forment un groupement qui est chargé de tenir les positions de l'extrême droite du dispositif de la division.

Pendant les journées des 18 et 19 avril, nos mitrailleuses appuient les contre-attaques partielles exécutées par le 116^e RI.

Pendant les trois journées des 17,18 et 19, l'artillerie ennemie ne cesse de bombarder nos lignes et de harceler nos arrières rendant tout ravitaillement impossible.

Dans la nuit, du 21 ou 22 Avril, le régiment est relevé.